

trahir, et dès lors porter un poids de culpabilité ; mais il faut partir pour se trouver. Elle revit là cette vieille tension de l'histoire juive : aspirer à la sédentarité pour se fondre dans la société, mais savoir qu'il faudra sans doute migrer et fuir vite. Et pour cela respecter certaines règles : avoir toujours de l'argent disponible, emporter les choses essentielles (ses aiguilles et peut-être sa machine à coudre). Seul Max semble échapper à cette tradition, sans doute parce que les camps représentent un renversement total des valeurs du monde du travail. Il y a dans les camps un véritable système économique, où l'argent n'existe cependant pas, proche des règles du marché noir. Max n'a peut-être pas fait autre chose tout au long de sa vie. Et cet homme à la réussite flamboyante portait sans cesse sur lui une bourse de petits diamants facilement négociables, pour pouvoir partir instantanément s'il le fallait.

Un biais ténu mais très significatif réunit le commerce de vêtements et les camps de concentration et d'extermination. Les Allemands interdisaient de parler de corps : il fallait dire marionnettes ou *shmatzès*, chiffons. Les déportés se percevaient comme des *shmatzès*, des loques, des déchets. La jeune femme se sent étrangère à son milieu. D'abord parce qu'elle est une intellectuelle dans un univers de commerçants ; aussi parce qu'elle se sent tellement sédentaire dans une parentèle où l'aptitude à l'exil est constitutive de la communauté. Ces

deux conflits se résolvent symboliquement, par le biais de la littérature, quand la lecture d'un livre d'Annie Ernaux lui fait « comprendre que des aller et retour entre ici et là-bas étaient possibles ».

Si la narratrice ment sur ses ventes, elle sort de cette prégnance de l'argent par l'utilisation du mot *compte* et des métaphores que son usage permet. Au départ, elle veut *rendre compte* de l'histoire familiale ; pour la déportation et les épreuves du grand-père elle comprend qu'il lui sera très difficile de *rendre compte* de ce que les siens ont vécu. La question qu'elle se pose sans cesse de la légitimité de sa démarche d'écriture est formulée dans les termes où elle se demande si elle pourra y *trouver son compte*. Et lorsqu'elle envisage le but final de sa démarche, elle espère pouvoir *solder les comptes* de l'histoire familiale et de son histoire personnelle. Les chaînes sémantiques de l'argent et de l'écriture se croisent, révélant ainsi une manière symbolique de sortir du dilemme de la tradition et de la trahison.

De façon plus générale, on touche là à une figure narrative déterminante. Par de nombreux aspects, les romans décrivent des oppositions et des conflits de loyauté. Mais montrent également autant de moyens de sortie *par le haut*, jouant sur la symbolique de certains actes. C'est le cas pour l'opposition entre culture et commerce, par la métaphore des comptes. Pour le double conflit entre sédentarité et exil, d'une part, départ et trahison, d'autre part, dépassé par l'image



*Karen et moi*, Arléa, 2011.  
*Max, en apparence*, Arléa, 2013.  
*La Shoah de Monsieur Durand*, Gallimard, 2015.  
*Un monde sur mesure*, Grasset, 2017.

des aller et retour. C'est le cas encore pour l'enjeu même de sa démarche. Faut-il se plier à l'injonction de ne pas se retourner en arrière vers le passé et d'avoir la mémoire courte, au risque si l'on tourne la tête d'être figée comme la femme de Loth ? C'est le cas de Rayele, hantée par le passé et qui reste confinée, comme hors du monde. Mais la démarche littéraire, avec sa part d'autoréflexion que Nathalie Skowronek ne cesse de garder à l'esprit, permet, elle, de regarder le passé sans être figée par lui. Entre autres parce que les chaînes sémantiques s'entrecroisent de manière complexe, dans une polysémie qui donne de la souplesse aux oppositions trop marquées.

#### MAIS QUI DONC EST CE JE ?

La question se pose de la nature et de l'identité du *Je*. Quel rapport y a-t-il entre le *Je* de l'essai revendiqué par Nathalie Skowronek et le *Je* des romans ? D'autant que l'essai est un commentaire sur les romans, en particulier sur *Max, en apparence*. Autrement dit, quelles sont, dans les romans, les parts de fiction et d'autobiographie ?

À cela, l'auteure répond subtilement dans *Un monde sur mesure*. D'abord par un changement délicat de voix narrative. Si la majorité du roman est en *Je*, la narratrice parle parfois d'elle-même à la troisième personne, se nommant, par exemple, « l'enfant devenue écrivain », instaurant ainsi un étrange dédoublement. Ensuite, par une incise significative.

Expliquant les codes de la mode et la place sociale que révèle la façon de s'habiller, elle établit une comparaison avec la description par Proust du monde des salons. Ce qui est une manière d'établir un lien entre le monde du commerce et celui de la culture, de montrer que dans le domaine du paraître les deux univers ne sont pas si incompatibles, qu'un certain savoir est identique. Lorsqu'elle nomme l'œuvre de Proust, elle écrit *la Recherche* et non le titre complet ; or sa propre démarche est une recherche (et même la recherche d'un temps perdu). Et donc l'incise peut sans doute apparaître comme un signe de sa propre situation : « Le narrateur de la *Recherche*, appelons-le Marcel, c'est plus simple... » Appelons donc la narratrice Nathalie, si c'est plus simple, mais en se rappelant que pour le Marcel de la *Recherche*, narrateur et auteur ne coïncident pas, comme c'est le cas ici. Subtile manière pour l'auteure de marquer la distance et de donner une façon de lire son œuvre. À quelques reprises, Nathalie Skowronek appuie ses récits et ses démonstrations sur des blagues juives. Ce n'est pas anodin. Cela apparaît chez elle comme une façon de se référer à une tradition de vision et de compréhension du monde, de sagesse pourrait-on dire. C'est aussi le moyen de trouver sa place dans une lignée par le biais d'une création intellectuelle. Et n'est-ce pas un grand penseur juif qui a montré les rapports du mot d'esprit avec l'inconscient et ses conflits ?